

SEMINAIRE LA VOIX D'UN TEXTE
SOIREE LE MARQUIS DE SADE
14 février 2018

1. Sade, l'homme de l'ombre : l'étrange testament

Texte 1 : Extrait du testament du Marquis de Sade, 1806 :

Je défends que mon corps soit ouvert, sous quelque prétexte que ce puisse être. Je demande avec la plus vive instance qu'il soit gardé quarante-huit heures dans la chambre où je décéderai, placé dans une bière de bois qui ne sera clouée qu'au bout des quarante-huit heures prescrites ci-dessus, à l'expiration desquelles ladite bière sera clouée ; pendant cet intervalle, il sera envoyé un exprès au sieur Lenormand, marchand de bois, boulevard de l'Égalité, n° 101, à Versailles, pour le prier de venir lui-même, suivi d'une charrette, chercher mon corps pour être transporté, sous son escorte, au bois de ma terre de la Malmaison, commune de Mancé, près d'Épernon, où je veux qu'il soit placé sans aucune cérémonie, dans le premier taillis fourré qui se trouve à droite dans ledit bois, en y entrant du côté de l'ancien château par la grande allée qui le partage. Ma fosse sera pratiquée dans ce taillis par le fermier de la Malmaison, sous l'inspection de M. Lenormand, qui ne quittera mon corps qu'après l'avoir placé dans ladite fosse ; il pourra se faire accompagner dans cette cérémonie, s'il le veut, par ceux de mes parents ou amis qui, sans aucune espèce d'appareil, auront bien voulu me donner cette dernière marque d'attachement. La fosse une fois recouverte, il sera semé dessus des glands, afin que, par la suite, le terrain de ladite fosse se trouvant regarni et le taillis se trouvant fourré comme il l'était auparavant, les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre, comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes.

Fait à Charenton-Saint-Maurice, en état de raison et de santé, le 30 janvier 1806.

Signé : D.-A.-F. Sade

2. Le libertin mélancolique

Texte 2 : Autoportrait à 20 ans (12 août 1760)

[...] Vous me demandez le plan de ma vie, de mes occupations. Je vous en fais le détail avec sincérité. On me reproche d'aimer à dormir ; il est vrai que j'ai un peu ce défaut : je me couche de bonne heure et me lève tard. Je monte à cheval fort souvent pour examiner la position des ennemis et la nôtre. Dès qu'on est trois jours dans un camp, je le connais jusqu'au moindre ravin aussi bien que M. le Maréchal. Je fais, d'après mes réflexions, bonnes ou mauvaises. Je les dis, et je suis loué ou blâmé à proportion du peu ou point de sens commun qu'elles ont. Quelquefois je fais des visites, mais ce n'est que chez M. de Poyanne, ou chez mes anciens camarades des Carabiniers ou du Régiment du Roi. J'en fais peu de cérémonie ; je ne les aime pas. [...] Il faut faire sa cour pour réussir ; mais je n'aime pas à le faire. Je souffre quand j'entends quelqu'un dire à un autre pour le flatter mille choses que souvent il ne pense pas. Il est plus fort que moi de jouer un aussi sot personnage. Être poli, honnête, haut sans fierté, prévenant sans fadeur, faire assez souvent ses petites volontés quand elles ne nous nuisent pas, ni à nous, ni à personne, vivre bien, s'amuser sans se ruiner ni se déranger : peu d'amis, point peut-être car il n'en existe pas un véritablement sincère et qui ne vous sacrifiât vingt mille fois si le plus léger intérêt de son côté s'y trouvait engagé ; de l'égalité dans le caractère qui vous fasse bien vivre avec tout le monde sans jamais cependant se livrer à personne, car vous ne l'êtes pas plutôt que vous avez lieu de vous en repentir : dire le plus grand bien, faire les plus grands éloges de gens qui, souvent sans sujet, ont dit beaucoup de mal de vous sans que vous puissiez vous en douter (car presque toujours ce sont ceux qui ont les dehors les plus attrayants et qui paraissent le plus rechercher votre amitié qui vous trompent le plus). Voilà mes vertus, voilà celles où j'aspire. [...] Il en est des amis comme des femmes : l'épreuve fait souvent voir que la marchandise est trompeuse. Voilà toute ma confession.

3. Les mystères du féminin : *La Philosophie dans le boudoir*

Texte 3 : Extrait de *La philosophie dans le boudoir* (Troisième dialogue) :

Dolmancé: Eh bien, madame, je vais m'étendre sur ce canapé ; vous vous placerez près de moi, vous vous emparerez du sujet, et vous en expliquerez vous-même les propriétés à notre jeune élève.

(Dolmancé se place et Mme de Saint-Ange démontre.)

Mme de Saint-Ange: Ce sceptre de Vénus, que tu vois sous les yeux, Eugénie, est le premier agent des plaisirs en amour : on le nomme *membre* par excellence ; il n'est pas une seule partie du corps humain dans lequel il ne s'introduise. Toujours docile aux passions de celui qui le meut, tantôt il se niche là *(elle touche le con d'Eugénie)* : c'est sa route ordinaire... la plus usitée, mais non pas la plus agréable ; recherchant un temple plus mystérieux, c'est souvent ici *(elle écarte ses fesses et montre le trou de son cul)* que le libertin cherche à jouir: nous reviendrons sur cette jouissance, la plus délicieuse de toutes ; la bouche, le sein, les aisselles lui présentent souvent encore des autels où brûle son encens ; et quel que soit enfin celui de tous les endroits qu'il préfère, on le voit, après s'être agité quelques instants, lancer une liqueur blanche et visqueuse dont l'écoulement plonge l'homme dans un délire assez vif pour lui procurer les plaisirs les plus doux qu'il puisse espérer de sa vie.

Eugénie: Oh! que je voudrais voir couler cette liqueur!

Mme de Saint-Ange: Cela se pourrait par la simple vibration de ma main : vois, comme il s'irrite à mesure que je le secoue! Ces mouvements se nomment *pollution* et, en terme de libertinage, cette action s'appelle *branler*.

Eugénie: Oh ! ma chère amie, laisse-moi branler ce beau membre.

Dolmancé: Je n'y tiens pas! Laissons-la faire, madame : cette ingénuité me fait horriblement bander.

Mme de Saint-Ange: Je m'oppose à cette effervescence. Dolmancé, soyez sage ; l'écoulement de cette semence, en diminuant l'activité de vos esprits animaux, ralentirait la chaleur de vos dissertations.

Eugénie, maniant les testicules de Dolmancé: Oh! que je suis fâchée, ma bonne amie, de la résistance que tu mets à mes désirs!... Et ces boules, quel est leur usage, et comment les nomme-t-on ?

Mme de Saint-Ange: Le mot technique est *couilles*... testicules est celui de l'art. Ces boules renferment le réservoir de cette semence prolifique dont je viens de te parler, et dont l'éjaculation

dans la matrice de la femme produit l'espèce humaine ; mais nous appuierons peu sur ces détails, Eugénie, plus dépendants de la médecine que du libertinage. Une jolie fille ne doit s'occuper que de *foutre* et jamais d'*engendrer*. Nous glisserons sur tout ce qui tient au plat mécanisme de la population, pour nous attacher uniquement aux voluptés libertines dont l'esprit n'est nullement peuplateur.

Eugénie: Mais, ma chère amie, lorsque ce membre énorme, qui peut à peine tenir dans ma main, pénètre, ainsi que tu m'assure que cela se peut, dans un trou aussi petit que celui de ton derrière, cela doit bien faire une grande douleur à la femme.

Mme de Saint-Ange: Soit que cette introduction se fasse par-devant, soit qu'elle se fasse par derrière, lorsqu'une femme n'y est pas encore accoutumée, elle y éprouve toujours de la douleur. Il a plu à la nature de ne nous faire arriver au bonheur que par des peines; mais, une fois vaincues, rien ne peut plus rendre les plaisirs que l'on goûte, et celui qu'on éprouve à l'introduction de ce membre dans nos culs est incontestablement préférable à tous ceux que peut procurer cette même introduction par-devant. Que de dangers, d'ailleurs, n'évite pas une femme alors! Moins de risque pour sa santé, et plus aucun pour la grossesse. Je ne m'étends pas davantage à présent sur cette volupté ; notre maître à toutes deux, Eugénie, l'analysera bientôt amplement, et, joignant la pratique à la théorie, te convaincra, j'espère, ma toute bonne, que, de tous les plaisirs de la jouissance, c'est le seul que tu doives préférer.

Dolmancé: Dépêchez vos démonstrations, madame, je vous en conjure, je n'y puis plus tenir; je déchargerai malgré moi, et ce redoutable membre, réduit à rien, ne pourrait plus servir à vos leçons.

Eugénie: Comment ! il s'anéantirait, ma bonne, s'il perdait cette semence dont tu parles!... Oh! laisse-moi la lui faire perdre, pour que je voie comme il deviendra... Et puis j'aurais tant de plaisir à voir couler cela!

Mme de Saint-Ange: Non, non, Dolmancé, levez-vous; songez que c'est le prix de vos travaux, et que je ne puis vous le livrer qu'après que vous l'aurez mérité.

Dolmancé: Soit, mais pour mieux convaincre Eugénie de tout ce que nous allons lui débiter sur le plaisir, quel inconvénient y aurait-il que vous la branliez devant moi, par exemple ?

Mme de Saint-Ange: Aucun, sans doute, et j'y vais procéder avec d'autant plus de joie que cet épisode lubrique ne pourra qu'aider nos leçons. Place-toi sur ce canapé, ma toute bonne.

Eugénie: O Dieu! la délicieuse niche! Mais pourquoi toutes ces glaces?

Mme de Saint-Ange: C'est pour que, répétant les attitudes en mille sens divers, elles multiplient à l'infini les mêmes jouissances aux yeux de ceux qui les goûtent sur cette ottomane. Aucune des

parties de l'un ou l'autre corps ne peut être cachée par ce moyen : il faut que tout soit en vue ; ce sont autant de groupes rassemblés autour de ceux que l'amour enchaîne, autant d'imitateurs de leurs plaisirs, autant de tableaux délicieux, dont leur lubricité s'enivre et qui servent bientôt à la compléter elle-même.

Eugénie: Que cette invention est délicieuse ! »

4. Puissances de la fiction

Texte 4. Extrait de *Idée sur les romans* :

Je n'exige essentiellement de toi qu'une seule chose, c'est de soutenir l'intérêt jusqu'à la dernière page ; tu manques le but, si tu coupes ton récit par des incidents, ou trop répétés, ou qui ne tiennent pas au sujet ; que ceux que tu te permettras soient encore plus soignés que le fond : tu dois des dédommagements au lecteur quand tu le forces de quitter ce qui l'intéresse, pour entamer un incident. Il peut bien te permettre de l'interrompre, mais il ne te pardonnera pas de l'ennuyer ; que tes épisodes naissent toujours du fond du sujet et qu'ils y rentrent ; si tu fais voyager tes héros, connais bien le pays où tu les mènes, porte la magie au point de m'identifier avec eux ; songe que je me promène à leurs côtés, dans toutes les régions où tu les places ; et que peut-être plus instruit que toi, je ne te pardonnerai ni une invraisemblance de mœurs, ni un défaut de costume, encore moins une faute de géographie : comme personne ne te contraint à ces échappées, il faut que tes descriptions locales soient réelles, ou il faut que tu restes au coin de ton feu ; c'est le seul cas dans tous tes ouvrages où l'on ne puisse tolérer l'invention, à moins que les pays où tu me transportes ne soient imaginaires, et, dans cette hypothèse encore, j'exigerai toujours du vraisemblable.

Évite l'afféterie de la morale ; ce n'est pas dans un roman qu'on la cherche ; si les personnages que ton plan nécessite, sont quelquefois contraints à raisonner, que ce soit toujours sans affectation, sans la prétention de le faire ; ce n'est jamais l'auteur qui doit moraliser, c'est le personnage, et encore ne lui permet-on, que quand il y est forcé par les circonstances.

Une fois au dénouement, qu'il soit naturel, jamais contraint, jamais machiné, mais toujours né des circonstances ; je n'exige pas de toi, comme les auteurs de l'Encyclopédie, qu'il soit *conforme au désir du lecteur* ; quel plaisir lui reste-t-il quand il a tout deviné ? Le dénouement doit être tel, que les évènements le préparent, que la vraisemblance l'exige, que l'imagination l'inspire ; et avec ces principes que je charge ton goût et ton esprit d'étendre, si tu ne fais pas bien, au moins feras-tu mieux que nous ; car, il faut en convenir, dans les nouvelles que l'on va lire, le vol hardi que nous nous sommes permis de prendre, n'est pas toujours d'accord avec la sévérité des règles de l'art ; mais nous espérons que l'extrême vérité des caractères en dédommagera peut-être ; la nature plus bizarre que les moralistes ne nous la peignent, s'échappe à tout instant des digues que la politique de ceux-ci voudrait lui prescrire ; uniforme dans ses plans, irrégulière dans ses effets, son sein toujours agité, ressemble au foyer d'un volcan, d'où s'élancent tour-à-tour, ou des pierres précieuses servant au luxe des hommes, ou des globes de feu qui les anéantissent ; grande, quand elle peuple la terre et d'Antonin et de Titus ; affreuse ; quand elle y vomit des Andronicus ou des Nérons ; mais toujours sublime, toujours majestueuse, toujours digne de nos études, de nos pinceaux et de notre respectueuse admiration, parce que ses desseins nous sont inconnus,

qu'esclaves de ses caprices ou de ses besoins, ce n'est jamais sur ce qu'ils nous font éprouver que nous devons régler nos sentiments pour elle, mais sur sa grandeur, sur son énergie, quels que puissent en être les résultats.

5. L'anthropologie du mal

Texte 5. Extrait de *Justine ou les malheurs de la vertu* (fin de la Première partie):

« La chose du monde la plus ridicule sans doute, ma chère Thérèse, me dit Clément, est de vouloir disputer sur les goûts de l'homme, les contrarier, les blâmer, ou les punir, s'ils ne sont pas conformes soit aux lois du pays qu'on habite, soit aux conventions sociales. Eh, quoi ! les hommes ne comprendront jamais qu'il n'est aucune sorte de goûts, quelque bizarres, quelque criminels même qu'on puisse les supposer, qui ne dépende de la sorte d'organisation que nous avons reçue de la nature ! Cela posé, je le demande, de quel droit un homme osera-t-il exiger d'un autre ou de réformer ses goûts, ou de les modeler sur l'ordre social ? De quel droit même les lois qui ne sont faites que pour le bonheur de l'homme, oseront-elles sévir contre celui qui ne peut se corriger, ou qui n'y parviendrait qu'aux dépens de ce bonheur que doivent lui conserver les lois ? Mais désirât-on même de changer de goûts, le peut-on ? Est-il en nous de nous refaire ? Pouvons-nous devenir autres que nous sommes ? L'exigeriez-vous d'un homme contrefait, et cette inconformité de nos goûts est-elle autre chose au moral que ne l'est au physique l'imperfection de l'homme contrefait ?

« Entrons dans quelques détails, j'y consens ; l'esprit que je te reconnais, Thérèse, te met à portée de les entendre. Deux irrégularités, je le vois, t'ont déjà frappée parmi nous : tu t'étonnes de la sensation piquante éprouvée par quelques-uns de nos confrères pour des choses vulgairement reconnues pour fétides ou impures, et tu te surprends de même que nos facultés voluptueuses puissent être ébranlées par des actions qui, selon toi, ne portent que l'emblème de la férocité. Analysons l'un et l'autre de ces goûts, et tâchons, s'il se peut, de te convaincre qu'il n'est rien au monde de plus simple que les plaisirs qui en résultent.

« Il est, prétends-tu, singulier que des choses sales et crapuleuses puissent produire dans nos sens l'irritation essentielle au complément de leur délire ; mais avant que de s'étonner de cela, il faudrait sentir, chère Thérèse, que les objets n'ont de prix à nos yeux que celui qu'y met notre imagination ; il est donc très possible, d'après cette vérité constante, que non seulement les choses les plus bizarres, mais même les plus viles et les plus affreuses, puissent nous affecter très sensiblement. L'imagination de l'homme est une faculté de son esprit où vont, par l'organe des sens, se peindre, se modifier les objets, et se former ensuite ses pensées, en raison du premier aperçu de ces objets. Mais cette imagination, résultative elle-même de l'espèce d'organisation dont est doué l'homme, n'adopte les objets reçus que de telle ou telle manière, et ne crée ensuite les pensées que d'après les effets produits par le choc des objets aperçus : qu'une comparaison facilite à tes yeux ce que j'expose. N'as-tu pas vu, Thérèse, des miroirs de formes différentes ? Quelques-uns qui diminuent les objets, d'autres qui les grossissent ; ceux-ci qui les rendent affreux, ceux-là qui leur prêtent des charmes ? T'imagines-tu maintenant que si chacune de ces glaces unissait la faculté

créatrice à la faculté objective, elle ne donnerait pas, du même homme qui se serait regardé dans elle, un portrait tout à fait différent ? et ce portrait ne serait-il pas en raison de la manière dont elle aurait perçu l'objet ? Si aux deux facultés que nous venons de prêter à cette glace, elle joignait maintenant celle de la sensibilité, n'aurait-elle pas pour cet homme, vu par elle de telle ou telle manière, l'espèce de sentiment qu'il lui serait possible de concevoir pour la sorte d'être qu'elle aurait aperçu ? La glace qui l'aurait vu beau, l'aimerait ; celle qui l'aurait vu affreux, le haïrait ; et ce serait pourtant toujours le même individu.

« Telle est l'imagination de l'homme, Thérèse ; le même objet s'y représente sous autant de formes qu'elle a de différents modes, et d'après l'effet reçu de cette imagination par l'objet, quel qu'il soit, elle se détermine à l'aimer ou à le haïr. Si le choc de l'objet aperçu la frappe d'une manière agréable, elle l'aime, elle le préfère, bien que cet objet n'ait en lui aucun agrément réel ; et si cet objet, quoique d'un prix certain aux yeux d'un autre, n'a frappé l'imagination dont il s'agit que d'une manière désagréable, elle s'en éloignera, parce qu'aucun de nos sentiments ne se forme, ne se réalise qu'en raison du produit des différents objets sur l'imagination. Rien d'étonnant, d'après cela, que ce qui plaît vivement aux uns puisse déplaire aux autres, et, réversiblement, que la chose la plus extraordinaire trouve pourtant des sectateurs... L'homme contrefait trouve aussi des miroirs qui le rendent beau.

« Or, si nous avouons que la jouissance des sens soit toujours dépendante de l'imagination, toujours réglée par l'imagination, il ne faudra plus s'étonner des variations nombreuses que l'imagination suggérera dans ces jouissances, de la multitude infinie de goûts et de passions différentes qu'enfanteront les différents écarts de cette imagination. Ces goûts, quoique luxurieux, ne devront pas frapper davantage que ceux d'un genre simple ; il n'y a aucune raison pour trouver une fantaisie de table moins extraordinaire qu'une fantaisie de lit ; et dans l'un ou l'autre genre, il n'est pas plus étonnant d'idolâtrer une chose que le commun des hommes trouve détestable, qu'il ne l'est d'en aimer une généralement reconnue pour bonne. L'unanimité prouve de ta conformité dans les organes, mais rien en faveur de la chose aimée. Les trois quarts de l'univers peuvent trouver délicieuse l'odeur d'une rose, sans que cela puisse servir de preuve, ni pour condamner le quart qui pourrait la trouver mauvaise, ni pour démontrer que cette odeur soit véritablement agréable.

« Si donc il existe des êtres dans le monde dont les goûts choquent tous les préjugés admis, non seulement il ne faut point s'étonner d'eux, non seulement il ne faut ni les sermonner, ni les punir ; mais il faut les servir, les contenter, anéantir tous les freins qui les gênent, et leur donner, si vous voulez être juste, tous les moyens de se satisfaire sans risque ; parce qu'il n'a pas plus dépendu d'eux d'avoir ce goût bizarre, qu'il n'a dépendu de vous d'être spirituel ou bête, d'être bien fait ou d'être bossu. C'est dans le sein de la mère que se fabriquent les organes qui doivent nous rendre

susceptibles de telle ou telle fantaisie ; les premiers objets présentés, les premiers discours entendus achèvent de déterminer le ressort ; les goûts se forment, et rien au monde ne peut plus les détruire. L'éducation a beau faire, elle ne change plus rien, et celui qui doit être un scélérat le devient tout aussi sûrement, quelque bonne que soit l'éducation qui lui a été donnée, que vole sûrement à la vertu celui dont les organes se trouvent disposés au bien, quoique l'instituteur l'ait manqué. »

6. Paysages de l'effroi

Texte 6. Extrait de *Les Cent-vingt journées de Sodome* (Introduction) :

[...] Il y verra avec quel soin on avait choisi une retraite écartée et solitaire comme si le silence, l'éloignement et la tranquillité était le véhicule puissant du libertinage, et comme si tout ce qui imprime par ces qualités-là une terreur religieuse aux sens dût évidemment prêter à la luxure un attrait de plus. Nous allons peindre cette retraite, non comme elle était autrefois, mais dans l'état et d'embellissement, et de solitude encore plus parfaite où les quatre amis l'avaient mise.

Il fallait, pour y parvenir, arriver d'abord à Bâle ; on y passait le Rhin, au-delà duquel, la route se rétrécissait au point qu'il fallait quitter les voitures. Peu après, on entra dans la Forêt Noire, on s'y enfonçait d'environ quinze lieues par une route difficile, tortueuse et absolument impraticable sans guide. Un méchant hameau de charbonniers et de gardes-bois s'offrait environ à cette hauteur. Là commence le territoire de la terre de Durcet, et le hameau lui appartient. Comme les habitants de ce petit village sont presque tous voleurs ou contrebandiers, il fut aisé à Durcet de s'en faire des amis, et, pour premier ordre, il leur fut donné une consigne exacte de laisser parvenir qui que ce fût au château par-delà l'époque du premier de novembre, qui était celle où la société devait être entièrement réunie. Il arma ses fidèles vassaux, leur accorda quelques privilèges qu'ils sollicitaient depuis longtemps, et la barrière fut fermée. Dans le fait, la description suivante va faire voir combien, cette porte bien close, il devenait difficile de pouvoir parvenir à Silling, nom du château de Durcet. Dès qu'on avait passé la charbonnerie, on commençait à escalader une montagne presque aussi haute que le Mont St. Bernard et d'un abord infiniment plus difficile, car il n'est possible de parvenir au sommet qu'à pied. Ce n'est pas que les mulets n'y aillent, mais les précipices environnent de toutes parts si tellement le sentier qu'il faut suivre, qu'il y a le plus grand danger à s'exposer sur eux. Six de ceux qui transportèrent les vivres et les équipages y périrent, ainsi que deux ouvriers qui avaient voulu monter deux d'entre eux. Il faut près de cinq grosses heures pour parvenir à la cime de la montagne, laquelle offre là une autre espèce de singularité qui, par les précautions que l'on prit, devint une nouvelle barrière si tellement insurmontable qu'il n'y avait plus que les oiseaux qui pussent la franchir. Ce caprice singulier de la nature est une fente de plus de trente toises sur le cime de la montagne entre sa partie septentrionale et sa partie méridionale, de façon que, sans les secours de l'art, après avoir grimpé la montagne il devient impossible de la redescendre. Durcet a fait réunir ces deux parties, qui laissent entre elles un précipice de plus de mille pieds de profondeur, par un très beau pont de bois, que l'on abattit dès que les derniers équipages furent arrivés : et, de ce moment-là, plus aucune possibilité quelconque de communiquer au château de Silling. Car, en redescendant la partie septentrionale, on arrive dans une petite plaine d'environ quatre arpents, laquelle est entourée de partout de rochers à pic dont les

sommets touchent aux nues, rochers qui enveloppent la plaine comme un paravent et qui ne laissent pas la plus légère ouverture entre eux. Ce passage, nommé le chemin du pont, est donc l'unique qui puisse descendre et communiquer dans la petite plaine, et une fois détruit, il n'y a plus un seul habitant de la terre, de quelque espèce qu'on veuille le supposer, à qui il devienne possible d'aborder la petite plaine. Or, c'est au milieu de cette petite plaine si bien entourée, si bien défendue, que se trouva le château de Durcet. Un mur de trente pieds de haut l'environne encore ; au-delà du mur, un fossé plein d'eau et très profond défend encore une dernière enceinte formant une galerie tournante ; une poterne basse et étroite pénètre enfin dans une grande cour intérieure autour de laquelle sont bâtis tous les logements. Ces logements fort vastes, fort bien meublés par les derniers arrangements pris, offrent d'abord au premier étage une très grande galerie. Qu'on observe que je vais peindre les appartements non tels qu'ils pouvaient être autrefois, mais comme ils venaient d'être arrangés et distribués relativement au plan projeté. De la galerie on pénétrait dans un très joli salon à manger, garni d'armoires en forme de tours qui, communiquant aux cuisines, donnaient la facilité d'être servi chaud, promptement et sans qu'il fut besoin du ministère d'aucun valet. De ce salon à manger, garni de tapis, de poêles, d'ottomanes, d'excellents fauteuils, et de tout ce qui pouvait le rendre aussi commode qu'agréable, on passait dans un salon de compagnie, simple, sans recherche, mais extrêmement chaud et garni de fort bons meubles. Ce salon communiquait à un cabinet d'assemblée, destiné aux narrations des historiennes : c'était, pour ainsi dire, là le champ de bataille des combats projetés, le chef lieu des assemblées lubriques, et comme il avait été orné en conséquence, il mérite une petite description particulière.

7. Les vertus du comique

Texte 7. Conte *Il y a place pour deux* :

Une très jolie bourgeoise de la rue Saint-Honoré, d'environ vingt-deux ans, grasse, potelée, les chairs les plus fraîches et les plus appétissantes, toutes les formes moulées quoique un peu remplies, et qui joignait à tant d'appas de la présence d'esprit, de la vivacité, et le goût le plus vif pour tous les plaisirs que lui interdisaient les lois rigoureuses de l'hymen, s'était décidée depuis environ un an à donner deux aides à son mari qui, vieux et laid, lui déplaisait non seulement beaucoup, mais s'acquittait même aussi mal que rarement des devoirs qui peut-être un peu mieux remplis eussent pu calmer l'exigeante Dolmène, ainsi s'appelait notre jolie bourgeoise. Rien de mieux arrangé que les rendez-vous qu'on indiquait à ces deux amants : Des-Roues, jeune militaire, avait communément de quatre à cinq heures du soir, et de cinq et demie à sept arrivait Dolbreuse, jeune négociant de la plus jolie figure qu'il fût possible de voir. Il était impossible de fixer d'autres instants, c'était les seuls où Mme Dolmène fût tranquille : le matin il fallait être à la boutique, le soir il fallait quelquefois y paraître de même, ou bien le mari revenait, et il fallait parler de ses affaires. D'ailleurs Mme Dolmène avait confié à une de ses amies qu'elle aimait assez que les instants de plaisirs se succédassent ainsi de fort près : les feux de l'imagination ne s'éteignaient pas, prétendait-elle, de cette manière, rien de si doux que de passer d'un plaisir à l'autre, on n'avait pas la peine de se remettre en train ; car Mme Dolmène était une charmante créature qui calculait au mieux toutes les sensations de l'amour, fort peu de femmes les analysaient comme elle et c'était en raison de ses talents qu'elle avait reconnu que, toute réflexion faite, deux amants valaient beaucoup mieux qu'un ; relativement à la réputation cela devenait presque égal, l'un couvrait l'autre, on pouvait se tromper, ce pouvait être toujours le même qui allait et revenait plusieurs fois dans le jour, et relativement au plaisir quelle différence ! Mme Dolmène qui craignait singulièrement les grossesses, bien sûre que son mari ne ferait jamais avec elle la folie de lui gêner la taille, avait également calculé qu'avec deux amants, il y avait beaucoup moins de risque pour ce qu'elle redoutait qu'avec un, parce que, disait-elle en assez bonne anatomiste, les deux fruits se détruisaient mutuellement.

Un certain jour, l'ordre établi dans les rendez-vous vint à se troubler, et nos deux amants qui ne s'étaient jamais vus, firent comme on va le voir connaissance assez plaisamment. Des-Roues était le premier mais il était venu trop tard, et comme si le diable s'en fût mêlé, Dolbreuse qui était le second, arriva un peu plus tôt.

Le lecteur plein d'intelligence voit tout de suite que de la combinaison de ces deux petits torts devait naître malheureusement une rencontre infaillible : aussi eut-elle lieu. Mais disons comment cela se passa et si nous le pouvons, instruisons-en avec toute la décence et toute la retenue qu'exige une pareille matière déjà très licencieuse par elle-même.

Par un effet de caprice assez bizarre – mais on en voit tant chez les hommes – notre jeune militaire las du rôle d'amant, voulut jouer un instant celui de maîtresse ; au lieu d'être amoureusement contenu dans les bras de sa divinité, il voulut la contenir à son tour : en un mot ce qui est dessous, il le mit dessus, et par ce revirement de partie, penchée sur l'autel où s'offrait ordinairement le sacrifice, c'était Mme Dolmène qui nue comme la Vénus callipyge, se trouvant étendue sur son amant, présentait en face de la porte de la chambre où se célébraient les mystères, ce que les Grecs adoraient dévotement dans la statue dont nous venons de parler, cette partie assez belle en un mot, qui sans aller chercher des exemples si loin, trouve tant d'adorateurs à Paris. Telle était l'attitude, quand Dolbreuse accoutumé à pénétrer sans résistance, arrive en fredonnant, et voit pour perspective ce qu'une femme vraiment honnête ne doit, dit-on, jamais montrer.

Ce qui aurait fait grand plaisir à beaucoup de gens, fit reculer Dolbreuse.

« Que vois-je, s'écria-t-il... Traîtresse... est-ce donc là ce que tu me réserves ? »

Mme Dolmène qui dans ce moment-là se trouvait dans une de ces crises où une femme agit infiniment mieux qu'elle ne raisonne, se résolvant à payer d'effronterie :

« Que diable as-tu, dit-elle au second Adonis sans cesser de se livrer à l'autre, je ne vois rien là de trop chagrinant pour toi ; ne nous dérange pas, mon ami, et loge-toi dans ce qui te reste ; tu le vois bien, il y a place pour deux. »

Dolbreuse ne pouvant s'empêcher de rire du sang-froid de sa maîtresse, crut que le plus simple était de suivre son avis, il ne se fit pas prier, et l'on prétend que tous trois y gagnèrent.